Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 9 (1871)
Heft: 50

Artikel: La poupée
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-181535

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 16.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

même position que celui de l'exposition universelle de 1862, dans le voisinage de Hyde-Park ; il a une longueur de 1000 pieds sur une largeur de 500 pieds ; au centre se trouve un magnifique j'ardin, autour duquel s'étendent les galeries sur une largeur de 70 pieds.

Un rapport officiel très complet a été publié sur l'exposition de 1871. S. C.

Le théâtre et les Lausannois.

Il est des esprits chagrins et mal faits auxquels rien ne sourit et qui n'ont d'autre sphère d'activité que celle de la contradiction : ils s'attaquent à tout; rien ne leur échappe. Le théâtre de Lausanne, œuvre toute de dévouement, n'est point resté à l'abri de leur critique. Tout a été mis en jeu pour jeter le froid sur l'ouverture de notre saison théâtrale, et l'arrivée d'un cirque à Lausanne ne fit que favoriser les détracteurs. Le cirque fut couvert d'éloges avant même qu'il eût débuté ; on se pâmait devant la beauté des chevaux, et la modicité des prix d'entrée était prônée par-dessus les toits. La cabale marchait si bien que M. Lejeune, désespéré devant l'indifférence du public, était à se demander s'il ne devait pas résilier ses engagements.

Mais cette crise ne dura pas, et nous en sommes heureux; le bon sens de notre population a su faire justice de procédés aussi étroits, et aujourd'hui, les artistes de M. Lejeune sont accueillis à chaque représentation par une salle comble et sympathique.

Lorsque nous n'avions d'autre moyen de distraction que de mauvais cafés chantants, où notre jeunesse se donnait rendez-vous, nous entendions dire de tous côtés : « c'est inconcevable, c'est vraiment honteux qu'une ville comme Lausanne n'ait pas de théâtre! » On cria ainsi pendant dix ans. Puis, quand des hommes dévoués à la chose publique se mirent à la brèche et nous dotèrent de ce théâtre tant désiré, après avoir eu à lutter contre des difficultés de tout genre, ceux qui avaient tant récriminé ne se turent point; leur mot de ralliement fut : *A bas le privilége!*

Quoi ! messieurs les mécontents, vous exigeriez que ceux qui ont fait des sacrifices notables pour une œuvre qui n'a d'autre rapport que les agréments qu'elle nous procure, n'aient pas même une place assurée en payant !

La chose n'est vraiment pas soutenable.

Certainement le privilège n'est pas l'état normal; mais nous devons l'accepter comme une conséquence toute naturelle des fautes du passé. Chaque fois que la question du théâtre était mise sur le tapis, on trouvait partout des gens qui vous disaient : « La commune de Lausanne a de trop lourdes charges ; elle a des bâtiments d'écoles à construire, des rues à percer, des fontaines à alimenter, etc. ; que ceux qui veulent un théâtre le paient. »

Eh bien, ceux qui l'ont voulu l'ont payé, et s'ils jouissent de quelques faveurs, c'est un droit que nul homme sensé ne peut leur contester.

Il y a, du reste, une compensation à tous les maux. Ce privilége tant honni, est, croyons-nous, plus profitable que nuisible à la prospérité du théâtre ; c'est un stimulant dont notre population a besoin. Nous préférons voir la foule se presser aux portes des bureaux pour obtenir des billets que de voir le théâtre vide ou languissant.

Essayez de cacher les pâtisseries aux enfants; ils feront tout ce qui leur sera possible pour les dérober ; servez leur en, au contraire, chaque jour un grand plat, ils finiront par ne plus s'en soucier, ou du moins à les regarder avec indifférence. Tels serions-nous peut-être si nous pouvions nous procurer des billets de théâtre à discrétion et à toute heure, sans la moindre difficulté.

Du reste, les actionnaires n'abusent point de leurs droits, et M. Lejeune a fait tout ce qui dépendait de lui pour faciliter le public. Notre devoir est donc de l'encourager, ainsi que son excellente troupe, dont le début mérite tous nos éloges.

L. M.

La poupée.

De tous les jouets de l'enfance, il n'en est pas qui excite plus le mépris des sots que la poupée; il n'est point rare de les entendre formuler cette sentence, que la frivolité est innée chez la femme avec l'habitude d'une distraction si puérile. Les esprits forts, naturellement, se gardent bien d'y contredire.

Voyez un peu, mesdames, combien vous auriez tort de réclamer l'égalité des sexes ! Pendant que, jeunes filles, vous faites dans le commerce de vos poupées le doux et cruel apprentissage de la maternité, à côté de vous, ceux qui se croient déjà de petits hommes, apprennent le vilain métier de la guerre en jouant avec des soldats de plomb. Pendant qu'à l'aurore de la vie s'éveille en vous l'instinct des devoirs futurs, vos frères ne rêvent que bruits d'armes et combats meurtriers, où demain se mêleront vos larmes, chères fillettes, quand vous serez devenues grandes...

La *poupée* n'est pas ce qu'un vain peuple pense.

Ce jouet avait conquis le droit de cité chez les Romains. Au dire de Perse, les jeunes filles nubiles allaient suspendre leurs poupées aux autels de Vénus, témoignant par là qu'elles étaient d'âge à se livrer aux devoirs du mariage. C'était une coutume aussi d'ensevelir les morts avec leurs jouets, coutume pieuse et charmante qu'imitèrent les premiers chrétiens, et qui se fut peut-être continuée jusqu'à nous si la mort n'avait pas perdu toute espérance.

Victor Hugo, dans son gracieux portrait de Cossette, a dit avec un sens profond : « La poupée est un des plus impérieux et en même temps un des plus charmants instincts de l'enfance féminine. Soigner, vêtir, parer, habiller, déshabiller, rhabiller, enseigner, un peu gronder, bercer, dormir, endormir, se figurer que quelque chose est quelqu'un, tout l'avenir de la femme est là. Tout en rêvant, tout en jasant, tout en faisant de petits trousseaux et de petites layettes, tout en cousant de petites robes, de petits corsages et de petites brassières, l'enfant devient jeune fille, la jeune fille devient grande fille,

la grande fille devient femme. Le premier enfant continue la dernière poupée. Une petite fille sans poupée est à peu près aussi malheureuse et tout à fait aussi impossible qu'une femme sans enfants. »

C'est ce besoin d'affection qui est à peu près toute la femme. Un tuteur avait donné une belle poupée à une petite fille de six ans; peu de temps après, il vint pour juger de l'effet qu'avait produit son cadeau; mais quand il arriva la poupée n'était plus. « Chère petite, lui dit-il, pourquoi donc as-tu brûlé ta poupée? » L'enfant répliqua les larmes aux yeux : « Je lui ai dit que je l'aimais, et elle n'a pas voulu me répondre! »

Les poupées, par malheur, deviennent trop grandes, trop mondaines; leur mise est du plus mauvais goût; encore un peu et elles aborderont le *Laissez-moi tranquille, jeune homme.* Poupées de nos grand'mères, si simples et si modestes en vos atours, qu'êtes-vous devenues? Ah! combien vous rougiriez en voyant celles qui ont pris place au foyer domestique! On dit que beaucoup de femmes leur ressemblent, mais, heureusement, c'est le petit nombre.

D'ailleurs, eu égard à leur prix, ces poupées tapageuses sont d'un placement difficile; d'autre part, toutes les mères ne songent pas à donner de telles compagnes à leurs filles; pourtant qu'elles se montrent vigilantes! — Je ne ris pas; la poupée moderne, avec ses airs précieux, me fait peur; aussi combien je lui préfère l'honnête et bon visage des poupées du vieux temps.

Trois amours pour un cœur.

Je ne crois pas encourir votre blâme,
Si je vous dis que j'aime éperdûment;
Aimer, d'ailleurs, est un besoin de l'âme,
Le cœur est faible et succombe aisément.
Oui, de l'amour effeuillant la couronne,
Je me soumets à ses douces leçons,
Et, pour ma part, — que le ciel me pardonne!
J'aime d'amour trois fort jolis garçons!

L'un est parfait : — teint rosé, frais visage,
De grands yeux bleus exprimant la bonté,
Et, dans les traits, ce charme du jeune âge
Qui se traduit par l'amabilité.
Des cheveux blonds encadrant sa figure,
Avec cela, fine main, pied mignon;
Riche, en un mot, des dons de la nature,
Il est des trois le plus joli garçon.

Un autre est brun ; parfois la rêverie
Sur son front blanc laisse un pli soucieux;
Mais, à ma voix, plus de mélancolie,
Il me sourit et redevient joyeux.
Pour le troisième, — oh! c'est ma joie intime!
Aussi Dieu sait si nous nous chérissons!.....
En aimer trois n'est pas un bien grand crime,
Quand il s'agit d'aussi jolis garçons.

Grands dieux! voici qu'à présent je redoute
La médisance et son funeste effet.....
Il me faut donc dissiper votre doute
En dévoilant de mon cœur le secret :
— Le sentiment dont mon âme est ravie
Est pur et saint, — tous nous le bénissons!
Car ceux qui font le bonheur de ma vie
Sont mes enfants, trois amours de garçons.

CHAUVELOT.

Dangereuse à courtiser.

IX

— Eh bien! que pensez-vous de la chose, poursuivit Marco avec son éternel ricanement, voulez-vous tenter la chance et chercher les aiglons? Le moment est spécialement propice en l'absence des maîtres du logis. Il faut agir avec promptitude, car si le père et la mère vous surprenaient à visiter leur nid, ils pourraient vous faire faire, malgré vous, le saut jusqu'au bas des rochers.

En disant cela, Marco plongea les yeux dans ceux du jeune homme, pour chercher s'il y trouverait quelque trace d'émotion.

— J'essaierai, répondit Antonio avec fermeté.

Le vieillard ôta de dessus les épaules du jeune homme le rouleau de corde dont il était chargé, enfonça un croc de fer dans une fente du rocher, y attacha fermement la longue corde, et rappela au jeune téméraire de ne pas oublier son bâton qui, au besoin, pouvait lui être utile pour se défendre, si le père ou la mère des aiglons l'attaquaient. Cela dit, il remit la corde à Antonio qui, après l'avoir saisie des deux mains et s'être assis sur la traverse en bois qui était au bout, quitta le bord du roc, et, suspendu entre le ciel et l'abîme, commença son voyage aérien dont l'idée seule fait frémir. Il eut soin de toujours appuyer les pieds contre la paroi du rocher, afin de ne pas se déchirer contre ses aspérités. Ce fut ainsi qu'en peu de temps il parvint à l'aire, dont les habitants, noirs comme du charbon et aux pieds d'un blanc sale, le fixaient de leurs grands yeux jaunes et ronds, et le menaçaient de leur bec crochu.

Antonio allait saisir les aiglons déjà fort développés, lorsque, regardant en haut, il crut découvrir, sur le fond du ciel, un point noir, lequel, grossissant à vue, s'approchait toujours plus. Il voulut hâter sa besogne, mais les aiglons lui opposèrent une résistance qui ne rendait pas leur capture facile. Il retira sa main ensanglantée du nid. Alors il entendit retentir le cri terrible de l'aigle : « Pfluluf, hié, hié, » qui fondit sur lui, et, le saisissant de ses serres, lui mit ses vêtements en lambeaux, tout en l'étourdissant du bruit formidable de ses ailes.

Il fallait de l'intrépidité, car la mère des aiglons, attirée par le bruit, s'approchait à son tour. Avec la force du désespoir, Antonio s'appuya contre le roc, prit son bâton de la main droite, et se tenant ferme à la corde de la main gauche, il chercha à tuer son redoutable adversaire. Il y avait déjà dix minutes que le combat durait. Antonio, les vêtements en lambeaux, le corps ruisselant de sueur et de sang, blessé à la tête par les serres et les ailes de l'aigle en furie, n'avait pu encore lui faire une seule blessure. Dans un mouvement d'angoisse indescriptible, il regarda en haut. Il vit Marco, placé bien à son aise sur le roc, et regardant le combat. Un cri de désespoir s'échappa de la poitrine du jeune homme. Il était clair que le vieillard voulait se défaire de lui, en le laissant devenir la proie des redoutables oiseaux. Il pensa un moment à lâcher la corde et à se laisser aller dans le précipice. Mais la rage du désespoir le prit, et, sans s'inquiéter s'il en perdrait l'équilibre, il asséna un coup terrible sur la tête de son ennemi, qui, tombant lourdement, les ailes étendues, ne tarda pas à disparaître dans l'abîme.

Antonio respira, puis regarda en haut. Le visage ricaneur du vieillard avait disparu; en revanche, il vit le canon du fusil dirigé sur le point où était l'aire.

— Cet homme est le diable en personne! murmura Antonio. Mais, en tout cas, il n'aura pas le triomphe de dire m'avoir vu trembler.

Et, avec un courage concentré, sans tenir compte des serres ni des coups de bec de ses ennemis, il prit, l'un après